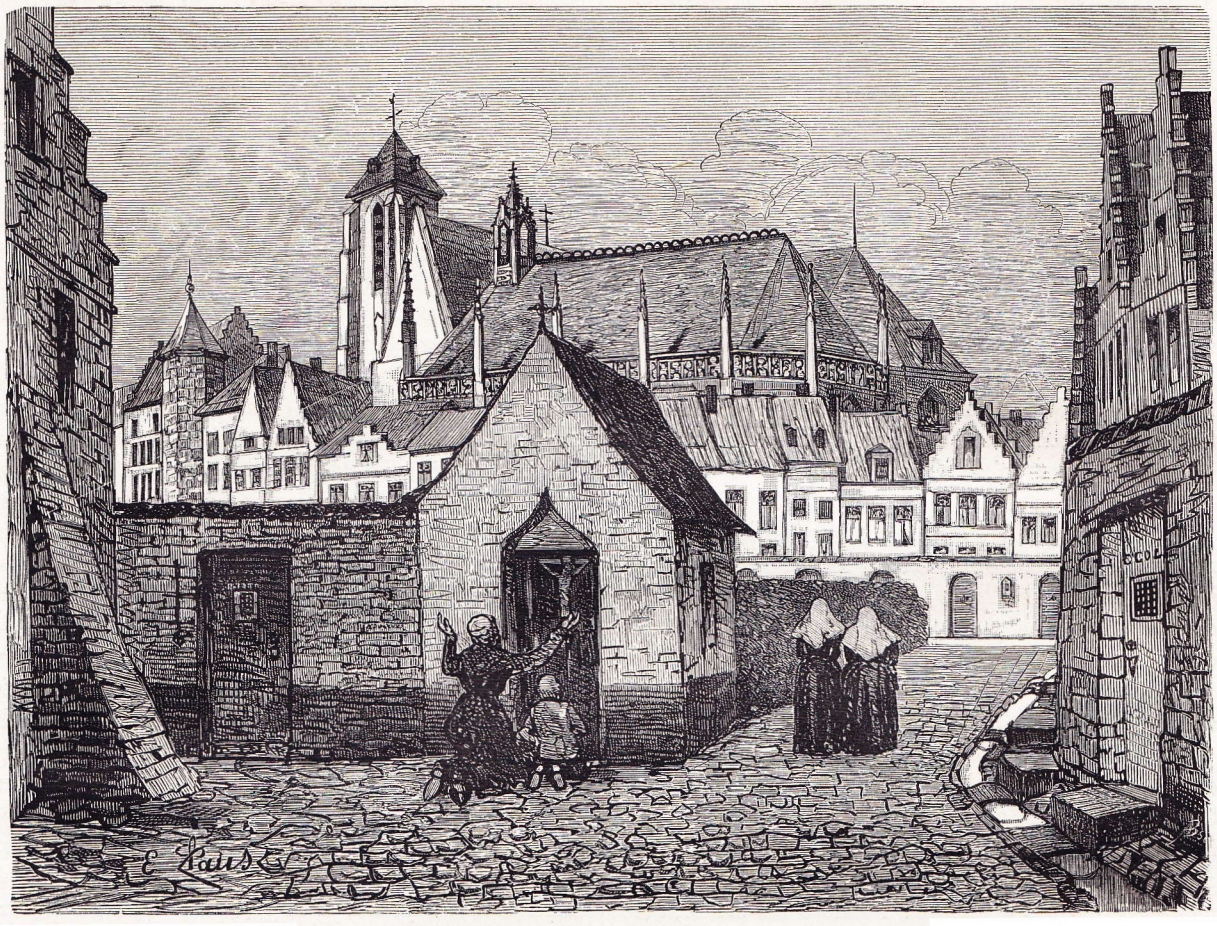


Béguinage de Courtrai (voy. p. 268). — Dessin d'Émile Claus, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LA FLANDRE OCCIDENTALE.

Un combat de coqs. — L'arène. — Les préparatifs du combat. — Les armeurs. — Les coqs sont jetés dans l'arène. Passes héroïques. — Scènes de carnage. — Les spectateurs.

Au sortir d'un plantureux repas où, selon la coutume flamande, les six ou huit services qui composaient le menu furent largement arrosés de crus princiers, et dont notre hôte, grand amateur de combats de coqs, et sa digne conjointe, saine et joviale comme les honnêtes dames portraiturées par Hals, Pourbus et Flinck, nous firent les honneurs avec la bonhomie qui est l'apanage des maîtres de maison dans les deux Flandres, une calèche nous emporta vivement vers la tente sous laquelle devaient se prendre, bec contre bec, les rivaux du jour. A mesure que nous approchions, les groupes se faisaient plus compacts, croisés en tous sens par des véhicules charroyant de gros fermiers goguelus et de fringants attelages conduits à grandes brides par des hobereaux propriétaires de quelque héronnière prochaine. Partout les cabarets, regorgeant de buveurs attablés ou debout, exhalaient par les portes ouvertes les propos bruyants au moyen desquels on saluait à l'avance la défaite ou la victoire des champions. Avec

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177; t. XLVI, p. 305, 321 et 337.

de grands gestes qui battaient l'air, des rodomonts péroraient, ouvrant des paris comme pour un Derby, et d'autres, moins expansifs, avaient l'air de conjecturer, en roulant lentement de lourdes prunelles glauques. Dans ce peuple naturellement calme, mais de qui la chaleur ne semble se contenir que pour mieux éclater quand sa passion ou son intérêt est en jeu, une effervescence grandissait, alimentée par les lampées.

On savait que le combat était pour deux heures, et, bien que les gendarmes se tinssent cois et qu'on n'eût point vu jusqu'alors reluire le moindre canon de mousquet, une certaine défiance régnait parmi la foule. Le bruit courait même que le parquet, avisé de la batterie, ménageait aux délinquants la surprise d'un tour de sa façon; mais d'ores et déjà toutes les précautions étaient prises dans l'éventualité d'une soudaine apparition des bonnets à poil. Ce n'est point pour si peu, en effet, que ces enragés Flamands renoncent à leur plaisir favori; le conventicule, rompu sur un point, se reforme ailleurs, sitôt que la maréchaussée a tourné bride, et quelque coin de grange ou de cellier, subrepticement transformé en champ clos, devient alors le théâtre où se consomme le tournoi.

Notre amphitryon accueillait avec un sourire les inquiètes rumeurs dont la traînée nous suivait à travers les étapes de notre voyage, songeant à part lui, comme il nous le fit entendre par la suite, que, si les magistrats s'étaient décidés à ouvrir l'œil, il n'eût pas manqué d'en être averti par Pandore lui-même, avec lequel il avait de secrètes accointances. Nous nous aperçûmes bientôt, en effet, qu'une tacite complicité de l'autorité garantit, ou peu s'en faut, l'impunité aux clandestines assemblées qui, sur presque tous les points de la contrée, réunissent, de dimanche en dimanche, l'indestructible franc-maçonnerie des amateurs d'œils crevés et de gésiers perforés. Quelquefois, pour l'exemple, la justice secoue ses foudres, mais elles s'émoussent bien vite sur la rébarbative opiniâtreté des populations, en qui l'amour de ces sortes d'exploits s'est chevillé par une tradition constante. D'ailleurs, l'amende, si forte qu'elle soit pour le tenancier d'une arène à coqs, est aisément couverte par les profits du métier, en sorte qu'aucun ne recule devant la sévérité des lois et qu'il n'est presque point de remède contre une barbarie qui, réprimée, repousse tout de suite après, comme une chair parasite dont rien ne peut avoir raison.

Quand nous arrivâmes, une douzaine de spectateurs étaient déjà assis autour du cirque en miniature où, pareils aux gladiateurs antiques et, comme eux, destinés à périr pour l'émerveillement, non d'un César, mais d'une centaine de rustres en blouses et en sabots, les grands volatiles, armés d'éperons en guise de glaives, allaient descendre. Des mottes de sable jaune pommelaient l'espace circulaire compris entre les parois d'une sorte de cuve mesurant environ deux mètres de circonférence et garnie sur tout son pourtour de bandes de toile grise. Alignées autour du turf sur deux rangs, des chaises en bois remplaçaient les avant-scènes des salles de spectacle, et, immédiatement après, de grandes planches posées sur des tonneaux figuraient les gradins étagés en amphithéâtre de nos modernes « pigeonniers ». Une banne tendue sur piquets fermait hermétiquement l'enclos.

Ce ne fut pas sans un léger battement de cœur que nous prîmes place sur le siège d'honneur qui nous avait été réservé; avec un peu de vanité, nous aurions pu nous croire le juge aux mains de qui la vie et la mort des misérables bestioles allaient être suspendues. D'un sombre recoin d'étable, devant lequel, par l'échancrure de la portière d'entrée, nous apercevions moutonner des omoplates, s'exhalait le claironnement des futurs belligérants, pareil à une fanfare de défi qu'ils s'envoyaient l'un à l'autre à cette minute suprême qui précédait les joutes homériques où plus d'un devait succomber. Mais bientôt les poussées tapageuses de la foule irrumpant la tente entrecoupèrent ces rageuses clameurs, qui dès lors nous martelèrent le tympan comme de brusques et retentissants hoquets, où par avance sanglotaient les haleines saccadées de l'agonie. On se répétait que les *armeurs* — c'est de ce nom guerrier que sont baptisés les valets de coqs chargés de leur chausser l'éperon d'acier — venaient de pénétrer dans le réduit où, enfermés en des sacs, les terribles gallinacés gisaient mélancoliquement, loin du jour. Ayant témoigné le désir d'être initié à la cérémonie de laquelle, à la façon des anciens preux, ceux-ci sortent chevaliers, nous fûmes introduit, en dépit de la rigoureuse consigne qui ferme aux curieux l'accès de ce lieu secret, dans l'obscur belluarium, où, après avoir tourné en tous sens, nos yeux finirent par percevoir l'artiste et son aide.

Au moment de notre entrée, ils retiraient d'une bourse en serpillière un superbe chante-clair, haut perché sur ses ergots, lequel, solidement maintenu entre les genoux du maître armeur, fut aussitôt nanti d'un rostre plus pointu que le plus effilé poignard.

Nous vîmes alors qu'il y a un art d'armer le coq, duquel dépend presque toujours l'issue de la bataille; mal éperonné, le plus fier bretteur risque souvent de panteler sous le croc d'un partenaire moins robuste que lui; c'est pourquoi, en Flandre, la mission de l'armeur, révérée à l'égal d'une profession savante, n'est pas éloignée de rapporter aux individus qui en sont investis les honneurs et les écus qui incombent à des ministères en apparence plus graves. L'éperon, comme le mot l'indique, est une pointe de métal qui s'emmanche à l'ergot naturel et y demeure fixée au moyen d'une lanière de cuir solidement enroulée. Ainsi parée, la bête est replongée, avec d'infinies prudences, dans le sac, duquel elle ne sort plus que pour s'élancer sur l'arène.

Nous avions à peine regagné notre siège que, de deux côtés opposés, débouchaient sous la soleilleuse

clarté tamisée par le velum, pareils à des maréchaux de tournoi, les armeurs des deux camps rivaux. Instantané comme la foudre, un profond silence se répandit parmi les assistants, naguère tumultueux comme une nuée de mouches avant l'orage; et vivement, s'observant mutuellement de leurs claires prunelles immobiles pour régler leurs mouvements l'un d'après l'autre, les deux farauds, en qui se concentra un moment alors l'ardeur des partis en présence, posèrent leurs sacs devant eux, en élargirent l'ouverture et donnèrent l'essor aux coqs captifs. Des deux parts on vit bondir sur le sable, partout criblé des liards et des francs qu'y avaient jetés les parieurs comme l'enjeu de la mort, un être nerveux et roux, semblable, sous sa chevelure de grosses pennes ébouriffées, à un chef de tribu sauvage étincelant de poils et de verroteries.

Ce fut un moment solennel : l'indicible sensation de la mort présente me fit tout à coup avancer le bras, comme pour arrêter les conjonctures suspendues par l'air. Mais une main impérative et rude s'abattit sur la mienne, me contraignant à l'immobilité; et tout de suite après je vis, inoubliable spectacle dont les phases se succédèrent si vertigineusement qu'elles se fondirent à mes yeux dans un unique et mouvant tableau, les deux porte-crêtes, transportés d'une indicible fureur, se ruer après être demeurés une seconde, la crinière rebroussée et le col tendu, à s'entre-dévorer de leurs rouges et braséantes prunelles, puis, soulevés de terre dans un effroyable élan, l'aile battante et le bec tordu en un rauque spasme inarticulé, se percer réciproquement le flanc de leurs dards acérés. Trois minutes ne s'étaient pas écoulées que les lutteurs s'abattaient dans un tourbillon de plumes et de sang, crevés presque au même endroit par la pointe de l'éperon et tout grondants encore de colère inapaisée à travers les affres dernières.

Alors l'assemblée, jusque-là sans haleine et sans voix, se déchaîna en un grand cri qui refoula au dehors les intimes clameurs longtemps refrénées :

« Dood ! » (morts !) hurla-t-elle.

Ruisselants, la tête ballante et les pattes convulsionnées, les fiers capitans furent emportés comme de vulgaires oisons, eux qui pourtant s'étaient si glorieusement comportés dans ce combat singulier où leurs espadons s'étaient croisés selon les plus scrupuleuses règles de l'escrime et qui, également vainqueurs et vaincus, avaient exhalé leur souffle presque dans le même instant.

Il y eut un court répit, pendant lequel les trognes, allumées par la bière et la passion, se rapprochèrent dans de véhémentes disputes; puis une pluie de grosse et de menue monnaie roula de nouveau sur le sable ensanglanté, et, les armeurs ayant repris leur place avec des coqs frais, on assista à de nouvelles et incomparables passes d'armes. Cette fois, deux cochelets se trouvaient en présence; d'abord l'un d'eux parut ne point vouloir accepter le combat; sans doute étourdi par la lumière et le grouillement de la foule, il faisait déjà mine de se dérober, insigne lâcheté qui sans coup férir met fin au tête-à-tête et généralement soulève parmi les spectateurs de furibonds témoignages d'indignation, quand, brusquement pris en flanc par l'ennemi, son aile, naguère flasque et pendante, s'enfla, bruissa, s'ouvrit toute large; et, dans une suite d'assauts meurtriers qui semblaient ne plus devoir finir, les deux jeunes spadassins, rivalisant d'adresse et de ruse, comme de vieux duellistes éprouvés, épuisèrent le répertoire des plus diaboliques parades pour s'exterminer. Tantôt l'un dardait son éperon au cœur de son partenaire, qui, fléchissant, suffoqué par les caillots de sang, s'accroupissait un moment, comme si la douleur lui eût fauché les pattes; mais, bientôt après redressé, le vaincu se lançait à son tour sur le vainqueur, et tel était l'acharnement mutuel qu'on n'avait plus sous les yeux qu'une masse pourpre, gluante, informe, achevant de se décomposer sous le déchiquètement des becs, à travers un nuage de plumes et de cervelles volant en éclats.

Une attention anxieuse se lisait sur les physionomies; les prunelles en feu, mais impassible, ténébreux et comme marmorisé en d'immobiles postures, le public supputait mentalement et sans en rien laisser paraître, les chances réciproques de ces superbes meurtriers. Le massacre s'éternisait à présent en des attaques plus molles, auxquelles se reconnaissait la lassitude grandissante des lutteurs; et tout d'un coup, à bout de forces et de souffle, sans queue, sans ailes et sans crinière, le crâne ouvert et les yeux roulés hors de l'orbite, leur corps entier ne formant plus qu'une plaie d'où le sang coulait en noirs filets, on les vit s'affaisser, secoués tous deux de grands frissons et laissant aller de leur gosier de rauques hoquets. Alors, d'un tacite accord, les armeurs tirèrent leurs montres, et ceux qui dans l'assistance possédaient un cadran les imitèrent, tous graves à cette heure comme ces magistrats de l'Inquisition qui, dans les tableaux de Gérard David, président aux supplices des hérésiarques, sans faire grâce d'une seconde aux patients qu'on écorche vifs ou qu'on tenaille dans des étaux.

« Une minute !... deux !... trois !... quatre !... »

C'est la coutume que le combat est considéré comme non avenu si, après cinq minutes sonnées, les acteurs de ce funèbre drame n'ont pas repris les hostilités. Mais on avait affaire à de terribles athlètes, nullement disposés à crier merci, et la quatrième minute ne s'était pas écoulée que, se relevant d'un bond automatique, ils se précipitèrent de nouveau l'un sur l'autre. Alors une effervescence gagna la foule excitée à la vue des jets de sang qui, comme des fontaines, bruinaient des blessures; les yeux s'injectèrent; les mâchoires s'entre-choquèrent; un grand paysan sec fut pris d'un tressaut qui l'agitait comme une danse de Saint-Gui; et sur les faces se grava le pli d'une bestialité hilare et féroce. Nous-même, si pénible qu'en soit pour nous l'aveu, secoué jusqu'en nos moelles par le cruel héroïsme de ces adversaires, nous subissions

l'universel vertige qui soudainement avait rempli les esprits de fureur et de folie. Côte à côte, raidis par la douleur, les invincibles continuaient à se larder, mais leurs cous, comme galvanisés, ne se mouvaient plus que par brusques détentes, et, au bout de quelques instants, cessèrent même tout à fait de s'agiter. Ce n'était pas la mort, nous assura-t-on, mais leur sort n'en valait guère mieux, puisqu'ils risquaient d'être estropiés pour le reste de leurs jours. Il fallut les emporter, et dans les coulisses du pseudo-théâtre on les oignit de beurre frais pour cicatriser leurs plaies, tandis que, ouvrant enfin la soupape au flot contenu de leurs impressions, rustres et citadins, en de bruyants colloques qui s'entre-croisaient par l'air, dégoisaient à perte d'haleine sur les particularités du triomphant corps à corps.

Trois « parties » se succédèrent sans rassasier le goût des émotions violentes chez ce peuple adonné aux boucheries et aussi vain de ses combats de coqs que les Espagnols le sont de leurs tauromachies. Bien que défaillant à la longue dans la férine atmosphère empuantie d'un faguenas de charnier, nous eûmes le triste courage de demeurer, sinon jusqu'au bout de la performance, du moins assez de temps pour voir succomber, dans les combats qui suivirent, deux guerriers dignes de franchir les seuils sacrés du Walhalla. Ils trépassèrent, ces héros, après des exploits que l'histoire n'enregistrera pas, mais dans lesquels, à l'exemple des paladins antiques, ils déployèrent la plus rare vaillance. Leur âme, ivre de meurtre et de gloire, s'envola à travers un songe rouge, accompagnée par les rires et les clameurs de l'assemblée, comme par les fifres et les hautbois d'une marche funèbre.

Longtemps encore se prolongea la meurtrière kermesse ; et, quand, faute de combattants, elle eut pris fin, les spectateurs se répandirent dans les cabarets d'alentour, où les pompes à bière gloussèrent jusqu'à la nuit, versant aux gosiers altérés par les parlotes un fleuve de pâle houblon.

Une rivière industrielle. — La Lys. — Ses propriétés pour le rouissage des lins. — Le lin et les linières. — Aspect de la campagne au temps de la récolte. — Le rouissage. — L'écangage. — La chanson des rouets.

Comme tout à l'heure dans les grasses prairies de Ninove et de Termonde, la Lys pousse à travers la campagne courtraisienne ses eaux naguère françaises et qui, à partir de Menin, reflètent la claire verdure des paysages flamands. Dès son entrée au pays, elle prend cette activité de bonne ouvrière qu'elle gardera à travers tout son parcours et qui, aux approches de Gand et plus encore entre les quais de la remuante cité industrielle, grandit au point de faire mentir le vieil adage des grands poissons mangeant les petits, puisque ici, en effet, c'est la petite rivière qui dévore le grand fleuve.

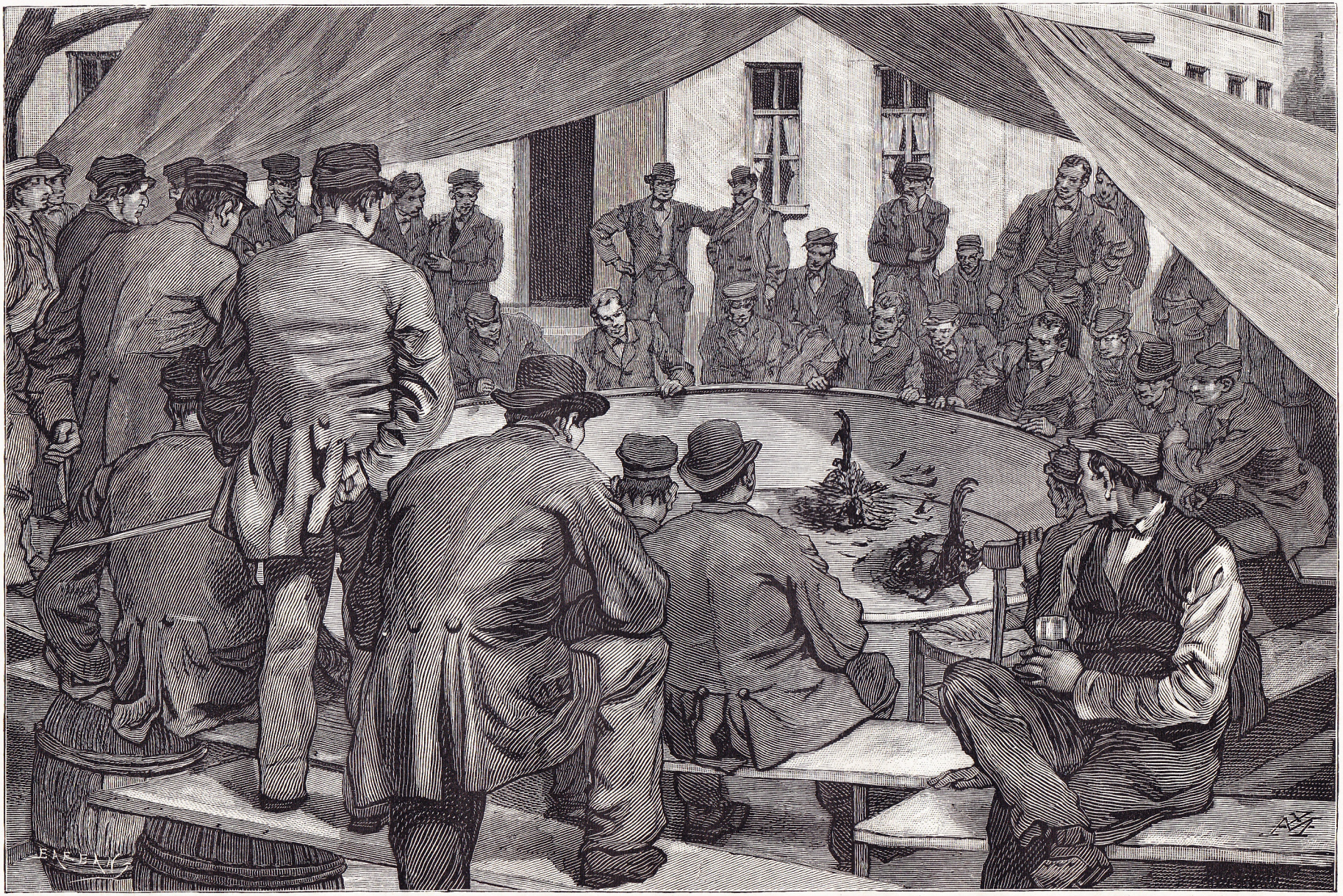
A pousser ses crochets dans tous les sens, à multiplier ses sinuosités ici, là, partout; à cheminer de crique en crique de son train pressé de cours d'eau qui se sent nécessaire et, même en ayant l'air de flâner, accomplit une besogne régulière, elle jette plus de vie et de mouvement dans la contrée qu'un réseau ferré avec le souffle rauque de ses locomotives et l'animation de ses débarcadères. La placide indolence des rivières bordées d'herbages et vautrées dans leurs chaudes vases comme les grands bœufs qui s'abreuvent à leurs gués n'est pas son fait : elle n'est ni pastorale ni bucolique; et le claquement des palettes qui dans les moulins à écanguer battent le lin s'accorde mieux au rythme pressé de ses flots que le rustique « piloui » des pipeaux embouchés par les pâtres.

Son idylle, à elle, est la verte linière qui en juin s'aigrette d'un étoilement bleu pâle, la grange où, comme des monts, s'empilent les gerbes avec lesquelles on tissera les damas satineux, les bateaux chargés à plein bord et traînant dans les ondes de flottantes chevelures de lin. Ce flexible et blond textile, dentelle végétale dont les esprits de la terre tissent mystérieusement les fils en attendant que les mains des hommes les transforment en luisantes blancheurs de toiles, pousse sur ses bords par zones infinies, et sur toute la campagne engraissée de jaune limon étend comme une énorme nappe glauque.

La Lys, dénomination poétique et musicale qui évoque dans l'esprit la lumineuse symphonie des tons argentins et fait penser à de grands jardins fleuris des pâles emblèmes d'une antique dynastie, est par excellence la rivière du lin. Chaque année, au temps des inondations, elle couve maternellement la glèbe et y féconde le germe qui, dès mars, se lève en forêt de tiges serrées; plus tard, quand, tombée sous la faucille, la plante appartient déjà à l'industrie, c'est encore elle qui la lave, la mûrit, finalement la décompose dans ses liquides réservoirs qui, mieux que les creusets de la chimie, en amollissent et détachent les fibres.

De tout temps les merveilleux agents dissolvants de son lit lui valurent un rôle prépondérant dans l'œuvre initiale du rouissage. Grâce à ses secrètes et naturelles vertus, Courtrai, la ville qu'elle baise avec de non pareilles tendresses, a entendu universellement vanter les « belles nappes, serviettes et ameublements en forme de damas » que ses adroits artisans tissaient autrefois et que non moins habilement fabriquent aujourd'hui ses machines, mais dont la brillante et solide trame a préalablement été façonnée par les génies de la rivière.

A l'époque de la floraison, la contrée entière s'azure, sur d'immenses étendues, d'un saphir tendre comme la couleur du ciel en mai, et cette limpide, délicate et pâle tache d'aquarelle, prolongée jusqu'à l'horizon, a l'air d'un vaste lac dans les transparences duquel se refléterait la lazzuline coupole. Jusque dans les plus humbles courtils, et même aux fentes des vieux murs,



Un combat de coqs en Flandre. — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

parmi les gluis des toits de chaume, partout où la semence jetée au vent a pu s'attacher et germer, la fleur du lin épanouit ses bouquets, symbole des activités communes, ainsi que sur les blasons les emblèmes héraldiques. Puis, la récolte venue, les maisons se vident de leurs hôtes valides, hommes, femmes, enfants, qui, abandonnant les lares domestiques à la garde des vieillards, s'en vont par milliers s'embaucher aux linières. Un peuple de fronts hâlés se courbe alors sur le sol, remplissant la campagne d'un mouvement de fourmilière, avec de beaux gestes émouvants et simples qui de l'aube au couchant, sans s'arrêter, achèvent l'œuvre de la nature.

Aux rustiques lisières de Fontainebleau, Millet, qui de son grave et immortel outil burina le paysan dans toutes les phases de son labeur journalier, pressentit peut-être et toutefois n'eut point l'occasion d'exprimer la naïve grandeur des aoûterons du lin. Avec quel sens des solennités agrestes son majestueux génie eût détaché l'intense vision des torses masculins et des gorges féminines se mouvant rythmiquement parmi le jaune incendie des gerbes entassées sous les feux de l'air! Il eût montré les attelages qui, du pas de leurs quatre chevaux marchant de front sous les chevêtres carillonnants de sonnailles, mènent à la rivière, par des chemins où jusqu'à mi-jantes s'enfoncent les roues, des chars hauts comme des tours et grinçant sous le poids de leur oscillante toison.

Jambes nues et la chemise bouffant au vent sur leurs thorax velus, tels que je les vis maintes fois se refléter dans les eaux vertes, il eût silhouetté en outre le groupe des rouisseurs allant en d'incessantes déambulations de la rive encombrée de lin bottelé à la cage où graduellement les gerbes s'empilent, tant que enfin l'appareil, du faîte à la base chargé et par surcroît lesté de quartiers de meules, de monceaux de pavés et de lourdes barriques, coule aux boues du fond, comme un radeau submergé (voy. p. 265).

Après la récolte, la campagne se hérisse d'interminables files de meules qui, dans la perspective, prennent vaguement l'apparence de huttes indiennes. Les granges, en effet, sont insuffisantes à contenir la coupe de chaque année, bien que la plupart, spacieuses et profondes comme des entrepôts, puissent loger à l'aise jusqu'à dix fois la charge d'une attelée. Et tandis que la canicule patine d'or roux ces éteules disséminées par la lande, les trombes hivernales blanchissent leurs frêles architectures pourtant indestructibles qui, sous la volée des flocons, ressemblent alors à des mausolées en Paros étincelant.

Cependant, graduellement pourri par le sourd travail désagrégeant de la rivière, le lin, amassé par couches compactes au fond des cages, a peu à peu perdu les gommes qui font adhérer l'écorce à la tige. Généralement le séjour dans l'eau ne dépasse pas quatre semaines; au bout de ce temps la décortication est terminée et il ne reste plus alors qu'à étendre le textile roui sur le champ, pour le faire sécher. Mais, avant tout, il faut extraire des bourbes où le cube à claire-voie a pénétré comme un pilon, l'énorme entassement des gerbes; et cette opération, qui se fait avec un assez grand concours de monde, n'est pas des moins pittoresques. Des mercenaires descendent dans la cage, qu'ils débarrassent d'abord des poids qui la maintenaient enfoncée, puis retirent à brassées les gerbes réduites en gélatine, et, toujours creusant plus avant dans le récipient englué de vase et d'herbes aquatiques fétidement fleurantes, finissent par toucher au lit même de la rivière, plus pareils, sous leur chevelure de joncs et de limon, à des tritons qu'à des hommes. A mesure que les lins sont extraits, une équipe les transporte dans les prés voisins, où on les gerbe en creux pour mieux les imbiber de vent et de soleil, et, quand enfin la collaboration de ces deux agents plus efficaces que la chaleur des fours a dissipé la dernière moiteur de l'eau, le teillage et l'écangage achèvent de séparer les fibres d'avec la graine.

Il y a différents modes d'écanguer, mais le plus usuellement adopté est le moulin, un moulin qui ne chôme jamais en Flandre et au seuil duquel se pressent les bonnes gens, ployant sous le poids des ballots qu'ils apportent à battre. Figurez-vous un moyeu agité d'un mouvement de rotation rapide et battant de l'extrémité de ses palettes les bottelées de lin qu'on pousse à mesure. Cependant il n'est pas rare que l'écangage se fasse à domicile : armé d'un couperet en bois, vaguement semblable à un papillon aux ailes déployées, l'écangueur frappe à coups redoublés les écheveaux pendant au bout d'une planche.

D'une façon comme d'une autre il ne reste bientôt plus que des cardées de filasse floche. Cette filasse doit alors subir à son tour une main-d'œuvre : peignée sur des herses monstrueusement dentées, par grosses tresses touffues qui appellent l'idée des queues de cheval flottant aux étendards de l'Islam, elle se sépare graduellement de son élément grossier, l'étoupe, et devient à la fin le fort et flexible fil, semblable à un cheveu, qui, saisi par les bobines, tout à l'heure se vaporisera en blancs nuages de toile sur les innombrables métiers de tisserands qui pullulent dans la campagne (voy. p. 264).

Autant de préparations, d'ailleurs, autant d'industries différentes. Dans les villages, par les seuils entr'ouverts, vous verrez le rudimentaire outil du peigneur, son grand râteau à mâchoire de requin, se détacher sur un fond poudreux d'appentis, parmi l'envolement des mortelles poussières grises qu'il fait sauter du lin et dans lesquelles il se meut, à peine visible, la gorge raclée et râlant ses quintes de toux. Non loin, le moulin dresse son bastionnet, intérieurement embrumé de grises pénombres, bien différentes du joli décor blanc de ses confrères, les moulins à farine, toujours plaqués en dedans d'un flottant rayon de lune. Puis, c'est le hangar du botteleur, un spécialiste encore, dont la mission consiste à ligoter le lin en paquets pesant généralement trois kilogrammes, floches

au-dessous, tordus et serrés au-dessus; les bottes, jointes ensemble, forment ensuite d'énormes balles, qui, par bateaux ou par haquets, sont dirigées sur les filatures.

A partir de ce moment, l'intérêt et le charme de tout le multiple travail qui accompagne les métamorphoses de la plante cessent pour l'observateur véritable, attiré surtout par l'originalité des naïves pratiques populaires : il ne lui reste plus alors qu'à s'enfoncer au silence des hameaux, l'oreille tendue vers le ron-ron du rouet ronflant aux mains des vieilles, dans l'âtre fumeux où bout le chaudron. Comme au temps des aïeules, hélas! ensevelies dans la belle toile filée par leurs mains actives, le paysan tourne encore le rouet, indifférent aux usines dont les monstrueuses cheminées couvrent là-bas l'horizon; et cette berçante musique de l'antique machine, qui rythme si bien le balancement des berceaux ou les lentes cadences des chansons de nourrices, passe sur la campagne comme un écho des choses abolies, toujours douces aux cœurs qui se souviennent.

L'écangueur. — Dessin d'Émile Claus, d'après nature.

Environs de Courtrai. — Le *Grœningue* et la bataille des Éperons d'or. — Délaissement de gloire. — Notre-Dame de Courtrai. — Les chroniques. — La gentilhommerie française devant les communes flamandes. — Le Courtrai actuel et le Courtrai du passé. — Les Broeltorens. — L'hôtel de ville. — La cheminée de la salle du conseil. — Les Halles. — Le Béguinage. — L'église Saint-Martin.

Rien n'indique plus, dans la plaine courtraisienne, le théâtre des formidables exploits des communes flamandes liguées contre la chevalerie de Philippe le Bel, en cette lamentable et glorieuse journée baptisée par l'histoire du nom de Bataille des Éperons d'or. Le ruisseau dans les bourbeuses eaux duquel la fleur de la gentilhommerie française trouva la mort et qui, pendant les horreurs du meurtrier combat, délimita la position des farouches patriotes armés de cet outil sans merci que par dérision ils avaient dénommé « gœdendag » (bonjour), espèce de salut qui tombait de haut en bas avec le han du bûcheron lançant sa cognée, le *Grœningue* a disparu dans les agrandissements de Courtrai. Le temps n'a pas épargné davantage la grande basilique sacrée de Baudouin IX, aux voûtes de laquelle, parmi les nuages d'encens envolés des cassolettes et les accords prolongés des cantiques, les milices de Breydel et de De Koninck suspendirent, comme de guerrières dépouillées, les sept cents paires d'éperons ramassées sur le champ de bataille : étranglée, depuis, entre des pilastres à cannelure et par surcroît bouffonnement masquée par une façade d'une renaissance piteuse, Notre-Dame n'a plus guère gardé de sa primitive et majestueuse simplicité que son triforium d'entrée.

Il faut lire dans les récits du temps le détail de la bravoure flamande ruée sur l'une des plus nombreuses armées qui jamais se soient rangées sous l'étendard des rois de France : Namur envoyant six cents hommes avec le comte Jean pour capitaine; les West-Flandrais abandonnant le siège du château de Cassel et, Guillaume de Juliers à leur tête, accourant prendre leur part du danger commun; ce chevalier Jean Borluut quittant secrètement Gand, qui, dominée par la faction du Lys, seule résiste à l'universel élan, avec sept cents amis et serviteurs; les milices confondues aux paysans, les nobles aux vilains, les moines aux soldats; puis, à l'approche du combat, dans le grand frisson qui précède les mêlées, le *bardit* entonné par tout un peuple à genoux; et tout de suite après, ce même peuple se courbant vers la terre et par un de ces mouvements admirables où communie l'âme des foules,

portant à ses lèvres quelques parcelles de cette terre maternelle pour laquelle et sur laquelle la plupart vont verser leur sang ; enfin le contraste des superbes cavalcadours harnachés de drap d'or ou des pieds à la tête bardés d'acier damasquiné, dont les cimiers empanachés, incendiés par les feux de juillet, oscillent comme de hautes herbes parmi l'échevèlement des crinières et le balancement des bannières, avec le rigide front de bandière de ces bourgeois équipés en guerre sans parade et sans jactance, leurs haubergeons et leurs casques de fer bruni déroulant à distance les flots d'une mer sombre sur laquelle rutile toutefois la rouge tunique des gens d'Ypres. Le champ de bataille, avec un semblable appareil, grandit aux proportions de l'é-

Intérieur de tisserand, avec le métier à tisser et le rouet (voy. p. 262). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

popée ; le génie des Flandres aux prises avec le génie de la France a besoin de ce cadre homérique ; on n'a pas de peine, en effet, à conjecturer que la lutte sera moins d'homme à homme que de race à race.

Au cri de Montjoie et Saint-Denis, une partie de la cavalerie s'ébranle ; mais à peine s'est-elle élancée que les lourds chevaux des barons, surchargés de leurs quintaux d'or et d'acier, s'empêtrent dans les glaises de ce sol partout coupé de fondrières. Un ouragan de flèches tourbillonne, les montures se cabrent, écrasant sous elles leurs cavaliers ; en un instant le marais se change en un margouillis horrible de boue et de sang, d'entrailles dégorgées et de crânes volant en éclats ; et la hache, la dague, la pique et le *gœdendag* trouent l'air d'effroyables moulinets rouges.

« Sire, dit alors au comte le connétable, pour

Le rouissage du lin dans la Lys (voy. p. 262) — Dessin d'Émile Claus, d'après nature.

l'amour de Dieu! changez votre plan de bataille. Dérobons-nous par une fuite simulée; cette piétaille nous suivra par delà les ruisseaux, et nous en aurons bien vite raison....

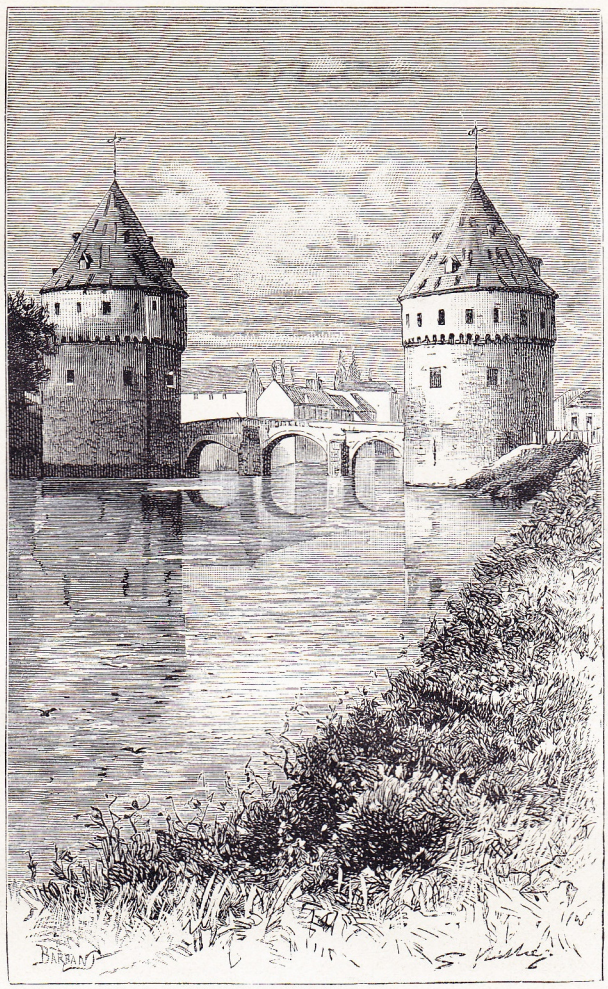
— Par le diable! s'écria monseigneur d'Artois, pâle de colère, voilà un conseil de Lombard. Avez-vous peur de ces loups ou plutôt en auriez-vous leur poil?

— Cher sire, répondit mélancoliquement le vieux Raoul de Nesles, si vous voulez me suivre, je vous mènerai si loin que vous n'en reviendrez plus! »

Alors de nouveaux escadrons se ruent sur l'épaisse muraille des hommes d'armes flamands; mais l'immense marécage les enlise; ils s'embourbent dans les limons, roulent pêle-mêle dans le Grœningue, harcelés de nuées de traits, s'entassant par monts, et faisant au ruisseau un pont de chairs pantelantes sur lequel d'Artois passe à son tour en ralliant ses derniers chevaliers, tourbillon d'oriflammes et de panaches qui décroît au loin dans le carnage.

« Percez de vos lances les sangliers et éventrez les truies, » leur avait dit avec une gaieté féroce la louve royale, leur reine et auguste Dame. A cette heure, ils éprouvent ce que valent les crocs de cette harde qu'ils ont si follement relancée dans ses bauges. Ils croyaient dépecer le sanglier, au son de leurs cornes de chasse, dans le feu et la furie d'une joyeuse extermination, mais, ô retour de la fortune! c'est lui, c'est le sanglier flamand qui, de son formidable boutoir, les refoule et les écrase. Ils sont venus mille, ils s'en vont cent à peine. La plaine boit leur sève à grands traits, s'abreuve de ce sang français abhorré, voluptueusement s'engraisse de cette chair de ducs, de princes et de comtes, fumier superbe d'où jailliront les moissons de Flandres. Il avait, parbleu! raison, l'antique connétable, quand il promettait à son prince de l'entraîner si loin que ni l'un ni l'autre ne reviendraient plus. D'Artois court sus l'étendard au lion, qu'il lacère de la pointe de son glaive, mais un hercule, un démon, une de ces trempes guerrières comme la patrie en danger en fait sortir même de dessous le froc et la bure, Guillaume de Saeftinghe, frère lai de l'abbaye de Terdoest, bondit sur le palefroi royal et lui fend le chanfrein d'un revers de sa massue. Alors Robert supplie; la cour, ses pompes, ses tournois, ses belles dames hautes en graisse repassent dans son esprit, vision troublante et molle qui lui rend chère la vie. « Meurs! » lui crie Breydel. Et le beau chevalier rend le sang et la vie.

A partir de ce moment, la déroute, pareille à une avalanche, emporte tout ce qui reste de la Fleur du lys; et comme des mâts ballottés par la tempête, les pennons de la chevalerie flottent à l'aventure dans l'immense naufrage. Le combat se change en hécatombe; devant Courtrai la plaine n'est plus qu'un prodigieux charnier. Sept mille chevaliers périssent là, parmi lesquels sept cents seigneurs bannerets, soixante-trois princes, ducs, comtes et près de onze cents nobles. Quant aux vilains, archers, arbalétriers et fantassins quelconques, il en demeura bien vingt mille sur le carreau.



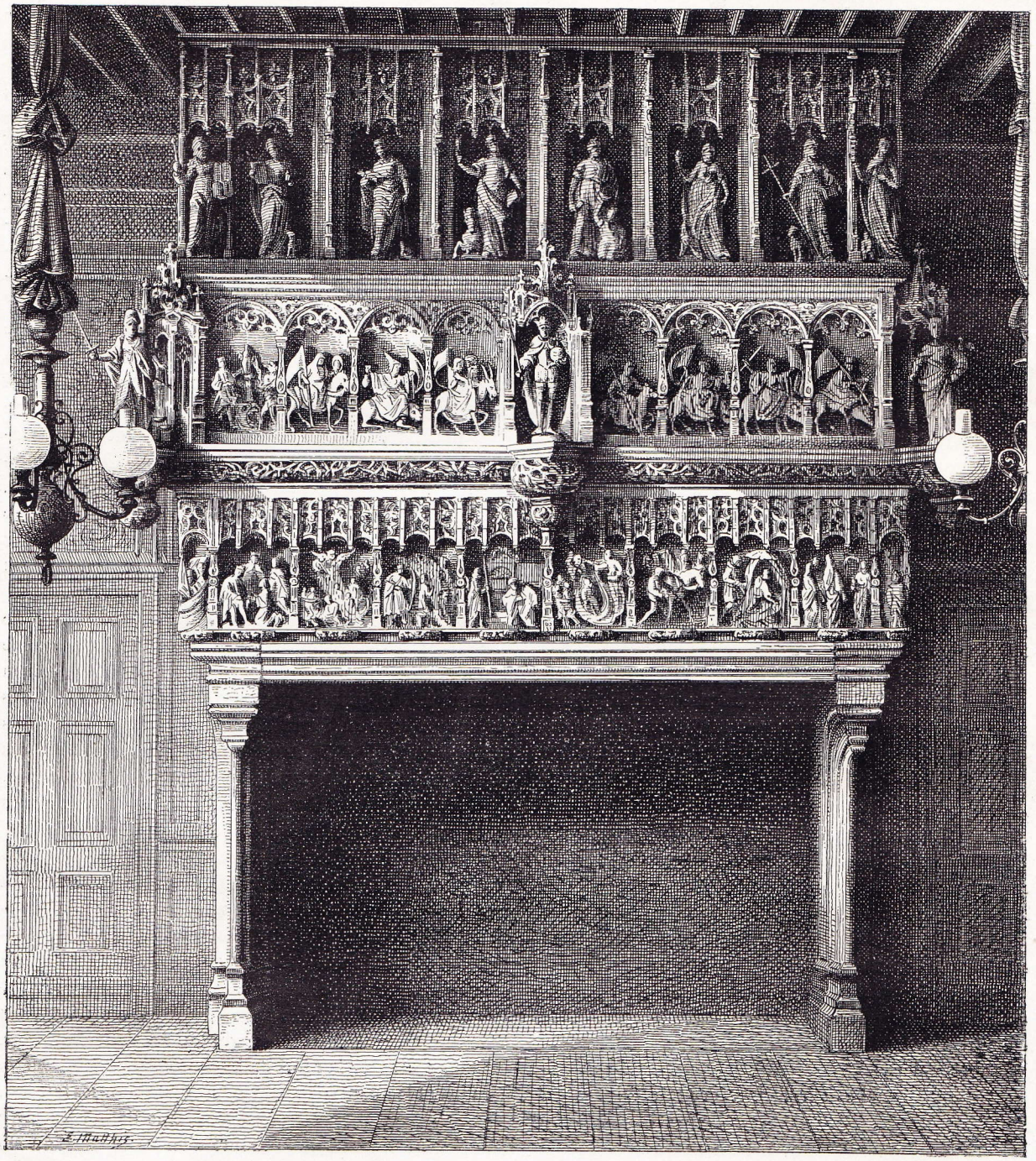
Les Broeltorens (voy. p. 268). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Ainsi finit cette lugubre tragédie de laquelle quatre-vingts ans plus tard Charles VI devait si cruellement se souvenir. « Quand le roy de France dut partir de Courtray, écrit Froissart, il ne mit mie en oubli les éperons dorés qu'il avait trouvés en l'église.... Si ordonna le roy que Courtray fust toute arse et détruiste. » Revanches de prince. Grandement molestée, la cité du quatorzième siècle s'abîma donc, ou peu s'en faut, sous le fer et la torche; et la Lys, après avoir balayé la féodalité, fut contrainte de charrier ses propres riverains, les fils de Communiers.

Ce n'est là qu'une des pages de l'histoire de Courtrai. Comme presque toutes les autres villes du temps, elle fut étroitement mêlée aux tourments des Flandres. Détruite, puis rebâtie, à travers les hauts et les bas d'une époque qui ne laissait pas longtemps debout ce qu'elle édifiait et promenait la herse dans les sillons ensemencés sans attendre la germination, elle eut le

sort d'Ypres, de Deynze, d'Audenaerde, de tant d'autres héroïques ruches où, sitôt après les désastres, la vie recommençait tumultueuse et haute, composant son miel avec les fleurs de la mort.

Le Courtrai actuel n'évoque plus que furtivement et par rares échappées la robuste physionomie qu'il avait anciennement, dans cette civilisation de fer et de sang. Réfléchies par les eaux de la Lys, au berceau de laquelle leurs substructions s'accrochent indestructiblement, deux tours jumelles, restes des ouvrages du



Cheminée de l'hôtel de ville de Courtrai (voy. p. 268). — Dessin de Matthis, d'après une photographie.

quatorzième et du quinzième siècle, dressent toutefois encore, pareilles à des poivrières géantes dont les ouvertures seraient figurées par les lucarnes à auvents et les meurtrières, leurs cyclopéennes maçonneries, mesurant près de trois mètres d'épaisseur et reliées entre elles, au-dessus du lit de la rivière, par trois arches trapues soutenues de puissants contreforts.

Ces inexpugnables bastions, épargnés par les couleuvrines non moins que par le temps et qui, sentinelles bourrues en faction depuis des siècles devant la

ville, n'ont point été relevées, Dieu merci! par la garde montante des siècles, contrastent bizarrement avec la platitude des maisons environnantes, alignées comme des dés à jouer, avec leurs affreuses rangées de fenêtres noires trouant de monotones et régulières façades. Les *Broeltorens* ont d'ailleurs perdu leur destination guerrière : dans leurs larges salles circulaires, écrasées par des voûtes basses, où des barbacanes coulent de pâles raies de lumière, l'entrain du corps de garde a été remplacé par le vide et le silence des lieux inoccupés. Des crochets de débardeurs encombrent seuls les poudreuses pénombres de ces halles qu'à si peu de frais une ville soucieuse de ses antiquités transformerait en un étonnant décor de musée archéologique.

Certes, Courtrai ne peut plus se prévaloir du trophée cueilli par elle dans les tourbières de la Grœningue, non plus que de ce carillon, jadis la merveille de son minuscule beffroi, où deux jacquemarts, *Manten* et *Kalle*, ainsi que les désignait la voix populaire, marquaient les heures et que lui ravit, pour en orner sa chère ville de Dijon, le peu scrupuleux duc de Bourgogne; mais un sol aussi labouré par l'histoire abonde forcément en reliques, et peut-être suffirait-il d'un coup de baguette appliqué aux bons endroits pour en faire sourdre, comme une eau vive, un peu de la vie des grands jours. Que n'en tente-t-elle au moins l'aventure, l'édilité qui mit une si jalouse sollicitude à restaurer son hôtel de ville et, prodigue de sacrifices pour cette demeure illustre, en rehaussa par la pompe intérieure la noble ordonnance générale!

Déployé sur deux façades antérieure et latérale, malheureusement enclavées dans un pâté de vulgaires constructions, le palais communal aligne à l'étage un rang de douze fenêtres séparées par des dais à pinacles, et se couronne d'une délicieuse balustrade ajourée de rosaces et coupée de pieds-droits à crochets, au bas d'un large toit découpé en redans à ses angles, et hérissé à sa crête d'une herse denticulée. Ce n'est pas la magnificence fleurie de quelques autres édifices similaires, guillochés comme des buires et des châsses : sa décoration extérieure est plutôt sobre. Une suite de statues s'appuie sur les encorbellements sculptés qui garnissent les trumeaux : ce sont les comtes de Flandre; de leurs piédouches, comme d'un balcon, ils regardent passer la rue, ancêtres de pierre auréolés de gloire et penchés sur la médiocrité des jours présents.

Dans la salle du conseil, ornée de peintures sur tout son pourtour, une étonnante cheminée, vraie végétation de rinceaux, de feuillages et d'entrelacs, superpose trois tableaux de pierre, fourmillants de bêtes et de gens : en bas, immédiatement au-dessus du support, les sept péchés capitaux, çà et là tournés aux bouffonneries grimaçantes de la licence, avec un huitième péché par surcroît, l'Idolâtrie; au second rang, et séparés du premier par une dentelle à réseaux enchevêtrés, huit motifs de l'Histoire sainte, encadrés dans des portiques fleuris de rosaces; puis, touchant aux caissons de la voûte, des figures surmontées de dais; et à la partie centrale, sous les fines aiguilles à crochets d'une touffe de pinacles, un Charles-Quint portant le globe et le glaive, entre deux personnages symboliques, la Justice et la Paix, accrochés aux pignons d'angle et posés sur des culs-de-lampe prestigieusement maillés (voy. p. 267).

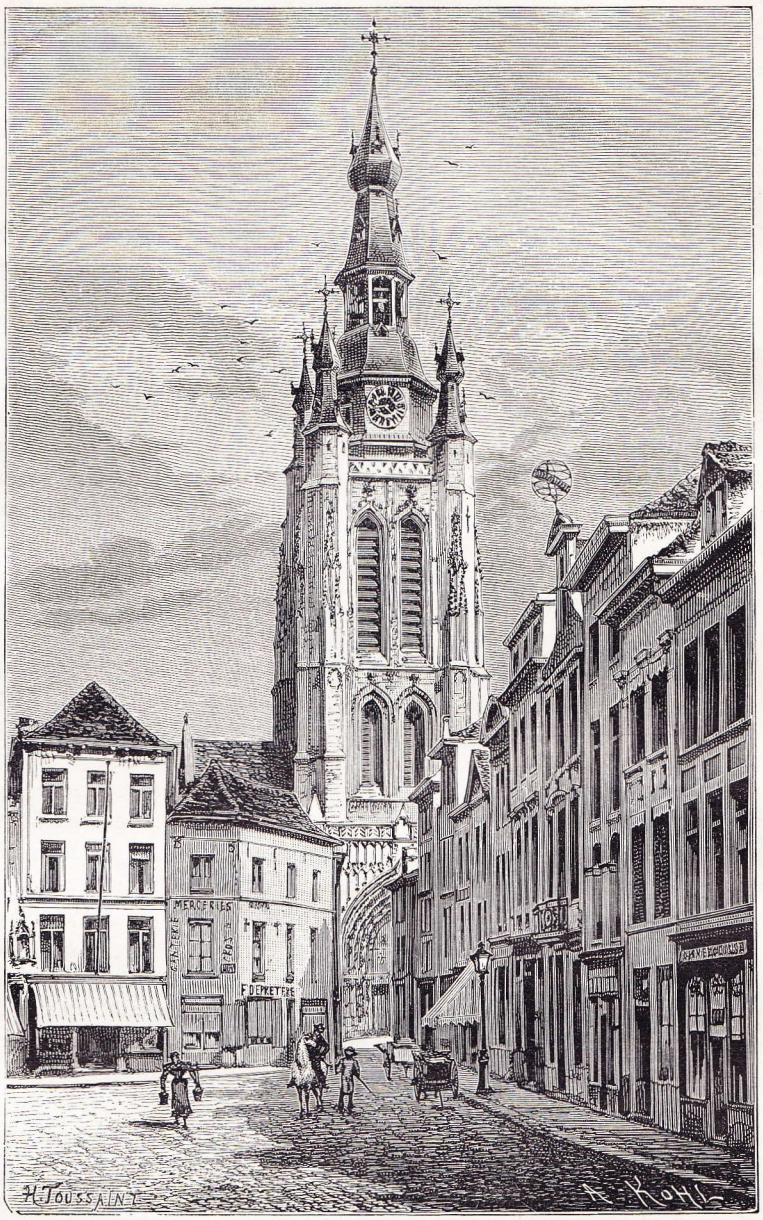
Une autre cheminée, d'une fantaisie presque aussi magnifique, groupe ailleurs la statue de la Vierge, les effigies d'Albert et d'Isabelle, des images de saints, parmi une infinité de niches, de dorures et de sujets sculptés, au nombre desquels Moïse frappant le rocher d'Oreb, c'est-à-dire la Foi, et saint Thomas, c'est-à-dire le Doute, symboles des attributs du vrai magistrat, lequel doit être en même temps plein d'incertitude et d'assurance.

Après avoir rassasié vos yeux de toute cette riche imagination du seizième siècle, haussez-vous jusqu'à l'appui des grandes fenêtres à meneaux : à l'autre bout du pavé, les Halles élancent leur rouge tour carrée flanquée de clochetons à poivrière, figurant assez exactement la garniture des « ménagères » de nos modernes services de table; et cette amusante silhouette, qui la nuit se découpe sur les blancheurs de la lune à la façon d'une grande ombre chinoise jouant des cornes, se rattache aux architectures déchiquetées du reste de la place.

Courtrai semble d'ailleurs avoir pris à tâche de resserrer ses « curiosités » sur un point. En pleine circulation, dans l'affairement même du marché, un obscur petit béguinage, tout noyé de silence, abrite sous la grosse tour de Saint-Martin la paix morte de ses ruelles (voy. p. 257). Assez souvent la peinture de ces mélancoliques solitudes s'est rencontrée ici, pour que, malgré la tentation d'y revenir et leur mystérieux attrait d'ombre, je n'y insiste plus que discrètement. Mais à Courtrai le recueillement est plus grave encore qu'ailleurs : le fleuve d'oubli ne coulait pas plus sourdement au fond des Enfers que cette vie de cloître et de cimetière à l'ombre des vieilles bicoques caduques et penchantes du quartier. Un doigt sur les lèvres, le Temps, ce froid passant des siècles, semble assister ici à l'agonie des choses et des âmes. Quelquefois un rideau s'entre-bâille, tiré par une main qui ne s'attache à rien, et l'on croit voir la Mort embusquée derrière la fenêtre et faisant le guet. Plaintif et doux comme sur les tombes, le vent roule de la poussière humaine dans l'air, avec un chuchotement confus monté d'on ne sait où, du sol ou des petites chambres closes, comme des profondeurs d'un puits. Et, moisies, rongées de mousse, affaissées dans la pénombre humide de leurs rues sans soleil, juste assez larges pour le passage d'une personne, les façades, enchâssées de vitres cul de bouteille, ont des airs de paralytiques, au bord du pavé en têtes de clous qu'étoile le jaune pissenlit. Par instants, une porte s'ouvre, une béguine met une tache blanche sur le

sombre d'un couloir, et comme d'un souterrain s'exhale une fade bouffée de vie recluse ; la porte refermée, c'est la dalle qui retombe sur ce semblant d'animation, et de nouveau tout roule à l'immobilité et au mortel sommeil. Seul le grand christ qui, près du porche d'entrée, tend sous les jaunes larmes des cierges ses deux bras désespérés, paraît vivant dans ce délabrement universel où de quart d'heure en quart d'heure, comme une pierre dans un trou, descend le carillon du beffroi.

Pour mieux sentir l'étouffement des pauvres filles de Sainte-Begge, pénétrez, au sortir de là, sous les grandes voûtes de Saint-Martin, la basilique voisine. Ici l'âme se déploie à travers l'espacement des nefs et l'ampleur du grand chœur, pareil lui-même, avec ses collatéraux peuplés de piliers ronds et décorés d'un triforium, à un temple dans le temple et tout illuminé par les ruisselantes clartés de ses hautes fenêtres, lunettes d'approche que l'homme braque vainement sur l'insondable mystère. C'est la partie moderne de l'église : des chapelles s'y succèdent, étalant le goût flamand pour l'imagerie criarde et les matérialités tirant l'œil : ici une Vierge en robe violette, la poitrine plastronnée de grands cœurs en argent où sont plantés les sept glaives ; là, dans un renfoncement, un Christ assis près d'un grillage derrière lequel apparaissent quatre figures pleurantes, d'un peinturlurage barbare ; ailleurs un autel doré, revêtu à sa partie inférieure d'une admirable broderie de soie d'or et d'argent, où l'artiste a dessiné en relief des fruits et des rinceaux. A la gauche du chœur, un tabernacle en forme de pyramide, aux parois duquel se suspendent d'innombrables hauts reliefs pareils à des feuillages autour d'un thyrse, étage une profusion de niches, de pinacles et de culs-de-lampe, jaillissant en fusées dans un tumultueux parallélisme de lignes, coupé çà et là par d'énigmatiques croissants, des demi-lunes de pagodes, des becs retroussés de jonques chinoises. Une puissante tour d'un beau gothique secondaire, par malheur couronnée d'un campanile à flèche bulbeuse, s'appuie de tout son poids sur les masses de granit du porche, par delà lequel se développent de majestueuses voûtes surbaissées, soutenues par deux rangs de colonnes trapues.



Saint-Martin de Courtrai. — Dessin de H. Toussaint, d'après une photographie.

Aucun chef-d'œuvre d'art ne constelle ce monument de l'ancienne foi : la religion, contrairement à la coutume des Flandres, se fait pauvre dans la maison de Saint-Martin. Ce galant homme qui, en commisération des loqueteux de son temps, se complaisait à partager sa garde-robe, n'a, pour couvrir la nudité du sanctuaire qui lui est dédié, qu'un obscur mais très curieux et réaliste tableau, œuvre de quelque maître inconnu. Notre-Dame, du moins, possède un Van Dyck, cette *Élévation en croix*, à l'envi célébrée, mais dont la grâce molle, le dessin rond et les élégances affadies ne sont plus que la fin d'un merveilleux génie.

C'est à l'abri de ce double et glorieux patronage que Courtrai, l'industrieuse cité, accomplit sa tâche séculaire de bonne filandière, avec une activité sans hâte et

qui ne hausse pas sensiblement l'animation de ses rues, si ce n'est les jours de marché, alors que de toute la contrée affluent chez elle les marchands de lin.

Le paysage entre Ypres et Courtrai. — Les grandes prairies. — La bruyère. — Les fermes. — Splendeurs de la lumière. — Approches de la frontière. — Les industries. — La fraude. — Contrebandiers et douaniers.

De Courtrai à Ypres le paysage s'accidente, renflé de brusques collines, de monts de sables pelés, de dunes crayeuses embroussaillées de bruyères enclavées de sapinières ou coupées d'eaux rouilleuses de marais, taches noires dans la clarté du jour. Cependant, autour de Menin et de Wervicq, les prairies étalent toujours le grand tapis verdoyant de la vraie Flandre, abondante en herbages et en bestiaux. Par centaines y paissent les troupeaux, multipliant à l'infini la race charnue et saine qui fait la gloire des éleveurs du pays. La terre est ici comme un prodigieux alambic au fond duquel l'herbe parfumée et haute se change en rouge sève animale, gorgeant les tissus de la bête et préparant la riche viande de boucherie saignant à gros bouillons aux cuves des abattoirs. Au-dessus des pacages, le vent coule des vagues d'air humide et tiède, les vagues de cette atmosphère brillante, gris-perlée, buceuse, où les objets flottent sans lignes précises, estompées d'un nimbe mou et qui prolongent à dix lieues à la ronde la densité moelleuse des ciels maritimes. C'est un orchestre de tons confus et tendres, accordés dans une gamme d'harmonies pâles qui, toutes ensemble, composent un prisme d'une décoloration merveilleuse où le rouge, le vert, le bleu chantent leurs sonorités mourantes avec des douceurs et des finesses de sourdines.

Dans ce riche giron de nature, des villages groupent leurs toits bas de tuiles et de chaume que dépasse la pointe des clochers, et cette riante vision s'imprime sur la rétine, comme le mirage d'une placide Tempé, tandis qu'entre les champs et les courtils file le train, fenêtre ouverte sur ce tableau monotone et doux. Le sol, d'ailleurs, n'est plus parcimonieusement mesuré au cultivateur comme il l'est autour de Tamise et de Saint-Nicolas, dans cette partie de la contrée où la terre est morcelée comme un damier. Par grandes zones se prolongent partout les exploitations, et les fermes, entourées de douves, avec leurs parcs à moutons, leurs clôtures où pâture le bétail, leurs grandes roues à faire le beurre mues par des chiens, ont l'air de petites arches de Noé échouées dans la plaine (voy. p. 272).

Là-bas, dans les vapeurs du lointain, se dessine la frontière française : longtemps avant d'arriver, les approches s'en font sentir, à l'aspect gris terreux des villes, à la diminution de la méticuleuse propreté flamande, et aussi à l'apparition de la brique violacée et sans badigeon. L'industrie de la toile, qui semble communiquer aux petites cités de la West-Flandre une blancheur toute neuve, une fraîcheur de grosse mariée flamande, fait place, en ces ruches mêlées d'éléments complexes, à un genre d'industrie où la ruse, l'audace, la décision tiennent une large place. Menin et Wervicq, renommés au loin pour leurs fabriques de tabac, sont les entrepôts d'une contrebande qui récolte surtout son personnel dans les hameaux de l'extrême Belgique. Presque tout le monde, d'une façon occulte ou patente, s'y emploie à la contrebande, le paysan aussi bien que le contrebandier de profession, et, comme en une franc-maçonnerie où l'on s'entend à demi-mot, tous sont ligués contre l'ennemi commun, le douanier. La fraude rapportant de gros bénéfices qui, en fin de compte, profitent à toute la contrée, il y a un accord tacite pour favoriser les individus qui s'y adonnent.

Envisagée sous un certain angle, cette lutte à main armée contre l'autorité, avec le cercle de la douane qu'il faut franchir, la vigilance des gardes qu'il s'agit de dépister, les volées de plomb qui pleuvent par l'air, ce rôle de gros gibier traqué, sur les pistes duquel des troupes embrigadées errent à travers la nuit, l'œil au guet, le mousquet à la main, a bien sa grandeur et son héroïsme. A la longue, c'est, entre le douanier et son décevant partenaire, une émulation de ruses, de malices et de subtilités pour aboutir à ses fins dans cette partie mutuelle dont la vie est quelquefois l'enjeu. La nuit, les villages sont réveillés par des fusillades qui éclatent soudainement, se déplacent, courent derrière les haies, sans qu'on sache qui a tiré le premier coup et si quelqu'un est demeuré sur le carreau; et dans le noir, des corps à corps battent l'air, laissant aux buissons des lambeaux de chair et du sang.

Sous l'Empire, une des importations les plus fructueuses était les journaux et les pamphlets, qu'on fraudait par quantités innombrables. Ce qu'au temps de sa rageuse popularité il passait chaque jour de numéros de la *Lanterne* à la barbe des plus vigilants limiers défie tous les calculs. Aujourd'hui c'est surtout la malsaine curiosité des amateurs de pornographie qui s'alimente à ce mode de colportage illicite : nulle part la graine malfaisante des mauvais livres ne lève autant qu'en Belgique. Toutefois la dentelle, la soie et le tabac sont les principales matières exploitées; et la fraude, pour les introduire en France, s'ingénie à une étonnante diplomatie, multipliant les déguisements et les subterfuges, en véritable Protée qu'elle est. Quand le contrebandier se sent sûr de son jarret, il choisit la passe qu'il croit la meilleure et, les coudes au corps, rasant la terre de la pointe de ses orteils, tout ramassé sur lui-même, comme un sanglier débusqué, il s'élance, sa charge au dos, d'un train qui défie la portée des balles.

Les héros, les Trompe-la-Mort, les Fra-Diavolo du métier, car il y en a qui ont vraiment le goût du péril, ne procèdent pas autrement. Quant aux autres, ils se servent de voitures à double fond, de chevaux sellés de bardelles creuses, de gens à gages porteurs de faux ventres et de gibbosités hypothétiques : quelquefois le

Scène de la vie des contrebandiers : le lâcher des chiens (voy. p. 272). — Dessin de J. Delvin, d'après nature.

corps du délit est renfermé dans les limons d'une carriole, dans des souches d'arbres sciées en deux, au fond d'une charge de paille.

Le fraudeur d'ailleurs travaille rarement seul; il a un auxiliaire admirable, son chien, qui l'aide à dépister l'ennemi, le détourne des sentes où le douanier se tient embusqué, et, s'il est attaqué, plante ses crocs dans la gorge de l'assaillant. C'est une race particulière au pays, née pour ainsi dire de ses louches industries et qui, au contact de son rusé compagnon, le réfractaire, a fini par affiner prodigieusement sa sagacité pleine de tact et de malice. Vigoureux d'encolure, les oreilles hautes et pointues, avec un râble large et des flancs qui ne s'essoufflent pas, l'*alter ego* du contrebandier, d'une taille approchant celle des grands dogues, muet, l'œil au guet, passant comme un boulet à travers champs, semble conscient de sa mission. Souvent il est à lui tout seul l'ouvrier le plus actif de la contrebande : à peine son maître, après l'avoir flatté de la main, a-t-il lancé le hep! hep! du départ, la bête, le col hérissé d'un carcan à clous acérés et le bât sanglé à l'échine par des courroies, flaire le vent, court un moment des bordées, en jappant et remuant la queue, comme indécis, et enfin s'élance, file d'un trait, en quelques bonds gagne le large. Il sait que là-bas, au relais habituel, une abondante pâtée, de chaudes caresses l'attendent; et comme une flèche il fend l'air, ne dérogeant à la ligne droite que si l'odeur

Ferme aux environs d'Ypres (voy. p. 270). — Dessin d'A. Heins, d'après nature.

des habits verts, avec laquelle il est familiarisé de longue date, l'avertit de biaiser; livré alors à son génie naturel, il rebrousse chemin, se terre, ou rampe à ras des sillons.

La plupart du temps, on les lâche par bandes de cinq ou six, sous la conduite d'un vieux routier. Celui-ci n'a point de charge et fait le service d'éclaireur (voy. p. 271). Tandis que la petite troupe se rue à travers champs, il surveille l'horizon, fouille les buissons, accélère d'un coup de gueule les traînards. De loin, on les voit passer comme une ombre compacte qui raserait la terre, et quelquefois tout ce galop passe à travers la surveillance endormie d'un poste.

Le chien du contrebandier a du reste un adversaire plus redoutable que le douanier, c'est le canin dont celui-ci s'accompagne dans ses tournées et qui, dressé aux embuscades comme son nocturne camarade, surveille les passages, donne la chasse aux meutes errantes et leur livre bataille. Ainsi le guet de l'homme par l'homme a son complétif dans le guet de la bête par la bête. Tout le long de la frontière, la nuit est déchirée de rauques abois qui se changent en hurlements quand les mâtins se sont joints et des hardes et des crocs s'entre-exterminent.

Camille LEMONNIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LE TOUR
DU
MONDE

1ER SEMESTRE

1884

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1884

PREMIER SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^IE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

—

1884

Droits de propriété et de traduction réservés